

L'ABEILLE

JOURNAL DES INSERTIONS JUDICIAIRES ET LÉGALES DE L'ARRONDISSEMENT D'ÉTAMPES.

Littérature, Sciences, Jurisprudence, Agriculture, Commerce, Voyages, Annonces, etc.

Paraissant tous les Samedis.

Le Propriétaire-Gérant, AUG. ALLIEN.

Étampes, imprimerie de AUG. ALLIEN.

On s'abonne aussi à Paris, à l'Office-Correspondance, chez LAMOUILLARD et Co, rue Notre-Dame-des Victoires, 46; — et au bureau de la Correspondance-Générale dirigée par M. HAYAS, rue Jean-Jacques-Rousseau, 2.

BUREAUX DU JOURNAL, RUE DU PONT-QUESNEAU, 3, Chez AUG. ALLIEN, imprimeur.

L'abonnement continue indéfiniment jusqu'à réception d'avis contraire. Les lettres et paquets non affranchis sont refusés.

PRIX DES INSERTIONS.

Annonces..... 20 c. la ligne.
Réclamations..... 25 c.

Les insertions volontaires doivent être agréées par le Gérant. Les manuscrits ne sont jamais rendus.

Les annonces judiciaires et autres doivent être remises le jeudi soir au plus tard, sinon elles ne paraîtront que dans le numéro suivant.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.
Un numéro du journal..... 30 c.
Et par la poste deux francs en sus par semestre.

NOTE. — L'abonnement se paie d'avance, et les insertions au comptant.

Revue locale.

ÉTAMPES. — Les recettes de la Caisse d'épargne se sont élevées, dimanche dernier, à la somme de 6,404 fr., versés par 32 déposants, dont 40 nouveaux.

Il a été remboursé 3,503 fr. 69 c.

REVUE THÉÂTRALE.

Dimanche 19 juin 1853.

Lever de rideau : Un Homme seul, vaudeville en 1 acte, de M. POTIER. — Les Filles de marbre, pièce en 5 actes, de MM. BARATHEUX et LAMBERT THIBOUT. — Le Bonhomme Jadis, comédie en un acte, de M. HENRI MURGER.

Touté la vérité, rien que la vérité.

En voyant la foule remplir au-delà de toute mesure notre jolie salle, nous nous demandions comment le public d'Étampes pourrait se passer de spectacle pendant trois mois; en effet, les soirées d'été sont absentes, les réunions sont de plus en plus rares et on a si bien appris le chemin de la Bonbonnière! Espérons que les vacances seront moins longues.

Après tout ce qui a été écrit depuis deux mois sur les Filles de marbre, nous n'avons pas la prétention d'analyser ou de critiquer cette pièce remarquable à beaucoup de titres; la moralité du but a absous ses auteurs devant le public qui s'y porte en foule et devant la critique. Mais une pensée nous a frappés, la voici :

MM. Barrière et Thibout mettent en présence Athènes et Paris. Est-ce pour nous prouver une fois de plus que le monde est incorrigible, que les moralistes ont toujours perdu et perdront encore leur temps? Ce rapprochement décourage, tout le monde y perd et l'histoire même en sort mutilée.

Hâtons-nous de vivre au XIX^e siècle à Paris, aussi bien nos jeunes acteurs y sont tout disposés, ce semble, et leurs jolies camarades quoique très-gracieusement posées sur leur piédestal ne veulent pas s'y pétrifier.

Les saillies de Dégénais, la chanson de Marco, le feu roulant d'une conversation très-animée et fort difficile à bien rendre, ont enlevé le second acte.

Le drame se développant ensuite, la pièce tout entière nous a paru jouée avec un ensemble très-satisfaisant.

La troupe de M. David ne pouvait clôturer mieux ses représentations d'été, pour que nous lui disions, avec le public, au revoir, à bientôt.

M. Blaisot a été un Dégénais sûr de lui, mordant à enlever le morceau s'il ne s'attaquait à du marbre; mentor assidu sans être ennuyeux; moraliste plein d'énergie et de feu, luttant pour le bien en homme convaincu, quoique journaliste.

M. Dubarry a réalisé dans Raphaël toutes les espérances que ses rôles précédents avaient fait concevoir. Plein de distinction et d'âme, il a rendu possible par l'expression profonde de son jeu muet, les catastrophes invraisemblables dont son rôle est l'objet; la fin du quatrième acte, le délire du cinquième ont été parfaitement rendus.

A M. Dubarry les honneurs de la soirée.

M. Brécourt, embarrassé d'abord dans le manteau de Gorgias, a été vrai dans le comte Defresne, et a rendu avec exactitude le rôle honteux et froid de ces hommes bien élevés, qui s'en vont traînant, avec la fortune de leur maison, leur blason déshonoré dans les boudoirs des Marco qui sont leur œuvre, jusqu'à ce qu'ils viennent, ruinés et chassés à leur tour, assister à la vente de leurs domaines et à la démolition des châteaux de leurs aïeux. Ne fera-t-on pas bientôt aussi la pièce des hommes de marbre? Les types ne manquent pas.

Nous ne retrouvons pas dans M. Constant l'excellent brigadier du Fil de famille. Troublé dans l'air à boire d'Alcibiade, qui a vraiment besoin d'un accompagnement d'orchestre, il a pourtant fait plaisir dans la chanson de Marco, et s'est soutenu dans le dialogue. Un progrès important à obtenir serait l'adoucissement de son organe.

Vient maintenant pour ces dames la distribution des bouquets de départ; permettez-nous de les composer de roses, le parfum fera passer les épines.

Mademoiselle Alexandrine a bien rendu l'insensibilité de la belle Marco; sa tenue est excellente, elle est sûre d'elle-même; nous aurions désiré qu'elle marquât avec plus d'audace son indifférence et son dédain pour Raphaël, ses cajoleries pour M. Defresne. Osez donc, mademoiselle, et tout ira bien.

Ah! mademoiselle Rosalie-Léon, pourquoi voyons-nous pleurer vos jolis yeux bleus qui savent pourtant si bien rire et parler d'amour. Demandez plutôt au grand miroir de M. Jadis. Redevenez donc bien vite la charmante Lucile de l'Honneur et l'Argent.

Mademoiselle Saint-Georges s'est bien acquittée des saillies dont elle avait à semer gaîment le dialogue.

Madame Provence possède bien l'accent maternel; sa voix sympathique a vivement ému.

Le Bonhomme Jadis est une pièce délicieuse de gaieté franche et de sentiments vrais.

M. Blaisot, excellent Bonhomme, aurait été sans aucun doute plus énergique dans la grande tirade de Jacqueline, sans les cinq actes qui avaient précédé; les forces humaines ont leurs limites.

Nous espérons revoir de meilleure heure ce joli petit acte.

Notre Théâtre est donc vacant pour trois mois; peut-être est-ce adieu qu'il faut dire à nos acteurs favoris, car des engagements ne peuvent leur manquer; les regrets ne nous rendront pas égoïstes, et, confiant dans le bon goût de notre directeur, nous souhaitons sincèrement bonne chance à des jeunes gens qui en sont dignes.

Espérons, en terminant, que, pour les représentations de septembre, les abords du Théâtre, forcément négligés jusqu'ici, auront reçu une appropriation définitive et convenable par tous les temps.

Aug. Allien.

La Société des Inventeurs et Artistes industriels a tenu dimanche 12 juin au Palais Bonne-Nouvelle, à Paris, son Assemblée générale annuelle sous la présidence de M. le baron Taylor. L'assemblée était très-nombreuse, et le compte-rendu des travaux de l'association, écrit et lu par M. Faure, membre du comité, a produit le plus grand effet.

La Société des Inventeurs, d'institution beaucoup plus récente que les autres Sociétés fondées par l'initiative de M. le baron Taylor, possède aujourd'hui une inscription de rente de 600 francs, à laquelle vont s'ajouter une rente de 330 francs, provenant du legs de M. le baron de Trémont, et une dotation annuelle de 500 francs de la liste civile. Elle distribue des secours et sert plusieurs pensions de 60 et de 420 francs. Une pension de 420 francs a été accordée à un enfant au berceau laissé par M. Antéor Joly. L'histoire d'une autre pension de même somme est ainsi racontée par M. Faure :

« La bonne œuvre d'Adam a empêché Taylor de dormir. Un jour notre président nous raconte que le hasard lui a été propice aussi. Un homme de lettres tombé dans l'infortune, membre de notre association, veuf de la fille d'un manufacturier, est resté chargé de trois jeunes orphelins qu'il ne peut ni élever ni nourrir. Suivons, Messieurs, notre président en train de faire le bien hardiment: il a conçu déjà le projet d'adoption que vous allez voir se réaliser, mais avant toutes choses, il faut rappeler à Paris les trois orphelines, et payer

Feuilleton de l'Abaille

DU 25 JUIN 1853.

LA DEVINERESSE.

— Pourquoi cette sombre et chagrine inquiétude dans tes regards, mon Feliciano? Est-ce ton exil de la cour de Lisbonne qui l'attriste ainsi? N'espères-tu donc plus trouver le bonheur dans cet exil que tu as quitté pour moi et où je vais t'accompagner?

— Mon plus beau ciel, répondit le galant cavalier auquel s'adressait cette question, sera toujours celui sous lequel je pourrai t'aimer.

— Doutes-tu de ma tendresse?

— Je crois à ton amour.

— Ne serons-nous pas, ce soir, secrètement unis devant Dieu et devant les hommes?

— Peut-être.

— Ah! senor, vous ne désirez plus assez cette union pour me dire que la mort seule peut la rendre impossible!

La jeune et belle Portugaise, qui venait de prononcer ces dernières paroles retira avec dépit ses mains qu'emprisonnaient doucement celles de son interlocuteur.

— Ne parlez pas ainsi, Fernande, reprit celui-ci. Mesurez mon affection à mes éraintes; ne voyez-vous point qu'elles me rendent à moitié fou?

— Que craignez-vous ainsi?

— Oh! l'avez-vous si facilement oublié, ce que je crains? mais, ce qu'il y a de plus redoutable pour nous: la passion que vous avez inspirée au roi. Ne vous a-t-il pas fait l'injure de l'avouer presque publiquement?

— Vous exagérez nos sujets d'inquiétude et de ressentiment. Les regards du roi se sont arrêtés un moment sur moi; cela est vrai. Il a dit tout haut ce que vous me répétez souvent tout bas: que j'étais digne d'être aimée. Au roi j'ai répondu par le dédain, à vous par la plus douce confiance.

— Aussi Alphonse VI m'a-t-il exilé!

— Vous vous en plaignez?

— Je bénirais cette disgrâce si elle ne prouvait point la violence de l'impression ressentie par le roi. Or, qui sait les desseins que peut concevoir cette humeur étrange, indomptable, dérangée dans ses ressentiments, cruelle jusque dans ses affections et dans ses plaisirs!

Fernande frissonna involontairement.

— Mais que personne, moi vivant, ajouta Feliciano d'une voix sombre, ne touche un seul de vos cheveux!

En ce moment, un chant plaintif se fit entendre au-dessous de la fenêtre près de laquelle se tenaient les deux interlocuteurs. La jeune Portugaise souleva avec précaution l'espèce de jalousie qui les protégeait contre les regards du dehors.

— Voulez-vous, dit Fernande, que je fasse entrer la vieille Cora et que je la consulte?

— Quelle est cette femme?

— Une pauvre pythonisse qui lit dans l'avenir lorsque ses amis l'en prient.

— Et vous êtes des siens? dit Feliciano en souriant.

— Oui, elle me témoigne de l'affection.

— Moyen de salaire?

— Oh! non pas; Cora est fière, et je la contente bien mieux avec une bonne parole ou un sourire amical que je ne pourrais le faire avec de l'or. Elle ne passe jamais devant cette demeure sans me faire, comme vous venez de l'entendre, connaître sa présence. Elle paraît si heureuse, lorsqu'elle m'a aperçue et quand je lui ai fait un signe de tête affectueux, que je manque rarement de me montrer à ma fenêtre.

— Désirez-vous réellement mettre à l'épreuve la science divinatoire de votre... vieille amie?

— Je voudrais vous faire juge de son savoir, qui m'a étonné parfois.

— Il n'ira pas, sans doute, jusqu'à percer mon incognito?

— Je ne sais; mais nous pouvons avoir confiance dans la discrétion de Cora.

— Qu'elle vienne donc, si tel est votre désir.

Fernande fit un signe et laissa retomber la jalousie. Quelques instants plus tard, une camerera introduisit la vieille devineresse.

C'était une femme dont les cheveux avaient blanchi, mais sur les traits de laquelle les années n'avaient point effacé toutes les marques d'une beauté qui avait dû être fort remarquable. Elle avait la taille souple encore, bien prise, et portait d'assez pauvres vêtements avec un air de distinction naturelle.

— Cora, demanda affectueusement Fernande, veux-tu, ainsi



ce qui est dû aux braves gens qui les ont nourris jusqu'à cette heure; ainsi il s'agit de se procurer tout d'abord une grosse somme: il faut donc aller où l'on doit trouver bon cœur et belle fortune. M. Taylor demanda à son ami, M. Scribe, président du comité des auteurs dramatiques, 450 fr., et les obtint: encore un nom, Messieurs, à inscrire dans les bonnes mémoires! Il s'adresse ensuite au comité des gens de lettres qui se hâte de donner 200 francs. Il va frapper ensuite à la porte du véritable sanctuaire de la charité chrétienne, au cœur de l'archevêque de Paris. Il raconte, et ce digne prélat accepte le patronage que M. Taylor lui est venu offrir. Il daigne se charger de l'une des trois orphelines, et la place dans une sainte maison dont vous devez savoir le nom, car il est bon de marquer à la croix blanche ces pieux asiles qui abritent, nourrissent et instruisent les jeunes âmes que la charité soutient: c'est l'institution de Notre-Dame-des-Anges, 446, rue Saint-Victor.

« Mais, pour M. Taylor, c'est avoir fait trop peu encore; car il reste deux orphelines au pauvre homme de lettres; aussi, notre président vient nous dire: « Voulez-vous, Messieurs, que votre association prenne rang à côté de l'archevêque de Paris? Ce digne prélat veut bien nous accorder cet honneur, et je sais que vous l'accepterez en me remerciant. Adoptons la seconde des trois orphelines, et demandons au pieux asile de la rue Saint-Victor une deuxième place pour notre fille d'adoption, en offrant en échange notre modeste tribut de 120 fr. par an. »

Je m'aperçois que je vous laisse inquiets sur le sort de la troisième orpheline: rassurez-vous, notre président ne fait pas le bien à demi; après avoir gagné deux causes déjà, il en va plaider, il en gagne une troisième devant le comité des gens de lettres qui vote avec empressement une pension de 420 fr. pour la dernière des trois filles du pauvre homme de lettres.

Nous extrayons du rapport le chiffre des rentes possédées par les six sociétés présidées par le baron Taylor:

Artistes dramatiques.	25,460
Musiciens.	13,393
Peintres.	14,493
Auteurs et Compositeurs.	2,724
Gens de lettres.	3,330
Inventeurs.	600
	60,000

Ces 60,000 fr. représentent un capital de 4,500,000 fr. Il y a en outre 500,000 fr. employés en secours, objets d'art, etc.

Une Loterie de bienfaisance autorisée par le gouvernement a été organisée pour aider ces Sociétés qui distribuent avec tant d'intelligence et de dévouement de si nombreux bienfaits. Les billets sont du prix de 5 fr. et de 1 fr., avec lesquels on peut gagner le gros lot, service d'argenterie de la valeur de 70,000 fr., ou un lot de 40,000 fr. On peut s'en procurer au bureau du journal, ou, si l'on désire faire partie de ces Sociétés, dont la cotisation est de 50 cent. par mois (6 fr. par an), s'adresser à Paris, à M. Bolle-Lasalle, trésorier de ces Sociétés, boulevard Poissonnière, 14 ter, qui s'empressera de donner tous les renseignements qu'on désirera et enverra les adhésions qui constituent le droit aux secours et aux pensions.

Nouvelles et Faits divers.

— Un triste accident est arrivé dernièrement sur la ligne du chemin de fer d'Orléans à Paris. Vers la station de Bouray, le sieur Chassagne, garde-barrière, surpris par l'arrivée du train, crut avoir le temps de traverser la voie pour se placer à son poste et faire le signal convenu; mais la locomotive l'attei-

gnit, et un coup de tampon l'étendit raide mort sur la voie. On croit que ce malheureux dormait dans sa gorille, et que, subitement réveillé par le bruit du convoi, il ne se sera pas rendu compte du peu de distance qui le séparait de la machine au moment où il a voulu traverser la voie. Il était âgé de soixante-trois ans. Il laisse plusieurs enfants qui sont employés sur la ligne d'Orléans.

— Mercredi il est arrivé à Orléans un accident qui doit mettre en garde le public contre l'usage trop souvent fatal des mauvais champignons. Un ménage a été empoisonné par des champignons vénéneux (*amonita venenosa*). C'est, dit-on, le mari qui était allé les cueillir lui-même dans les champs. Son erreur lui a été funeste ainsi qu'à sa femme, car ils n'ont pu tardé à ressentir les symptômes d'un violent empoisonnement. Un médecin a été immédiatement appelé et a administré un contrepoison énergique. Malgré les efforts de la médecine la femme a succombé dans la matinée. Le soir, l'état du mari inspirait, dit-on, les plus grandes inquiétudes.

— La commune de Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), possède une centenaire. La veuve Pacot, qui habite ce bourg, est née à Bric-Comte-Robert le 1^{er} mai 1831. Elle a donc atteint cent deux ans le 1^{er} mai 1753. Elle a encore toutes les allures d'une femme pleine de force et de santé, lit sans lunettes, et se livre journellement à tous les soins du ménage.

— A tort ou à raison, la femme J... est jalouse de son mari, ouvrier sellier habitant le faubourg Saint-Denis. Hier, J... se disposait à sortir; sa femme voulut aller avec lui. Refus d'une part, insistance de l'autre, vive altercation dans laquelle l'époux resta le maître et finit par enfermer sa femme à la clef. Mais celle-ci, impatiente du joug conjugal, avisa bientôt un panier et des cordes. Comme elle n'avait qu'un premier étage au fond de la cour, elle espérait, à leur aide, pouvoir recouvrer facilement sa liberté. La voilà donc à l'œuvre: quelques bouts de corde furent noués ensemble, elle les assujéti à la barre d'appui de sa fenêtre, grimpa dans le panier et tenta d'opérer sa descente; mais, hélas! elle avait à peine glissé d'un mètre lorsque, la corde venant à se rompre, elle tomba lourdement sur le pavé et elle se cassa un bras et une jambe. Une heure après qu'elle eut reçu un premier pansement, on put la transporter à l'hôpital Saint-Louis.

— On écrit de Philadelphie, le 1^{er} juin:

« La deuxième expédition d'exploration préparée par M. Grinnell, négociant de New-York, et commandée par le docteur Kane, a mis à la voile hier pour aller à la recherche de sir John Franklin. » Ce qui, dit le *New-York Herald*, distingué principalement cette expédition de celles entreprises jusqu'ici par la Grande-Bretagne, c'est son intention de pénétrer à l'extrême nord à pied. »

« Quand l'*Advance* (c'est le nom du vaisseau), se trouvera arrêté par la glace dans les passages nord de la baie de Baffin, des dépôts de provisions seront portés en avant sur des traîneaux attelés de chiens esquimaux, et une tentative sera faite par le docteur Kane en personne pour atteindre la mer libre. Sa petite troupe emmènera avec elle ses provisions de vivres et de vêtements, se contentant pour abri de huttes construites en neige, et emportera une couple de bateaux en étoles de caoutchouc étendus sur des fonds d'osier. Avec ces bateaux, ces hardis marins, espèrent naviguer sur la mer inconnue et l'explorer au point de pouvoir rapporter la certitude de la destruction des vaisseaux perdus *Erebus* et *Terror*, ou la preuve du contraire. Si l'on découvre des traces allant n'importe dans quelle direction, nos compatriotes les suivront jusqu'au bout. »

— Dans une ville de l'Ardeche on observe en ce moment chez une hirondelle un rare exemple de fidélité. L'année passée, sa femelle périt misérablement en défendant son nid contre de méchants moineaux qui voulaient s'y établir par la

violence. Le mâle arriva au moment où ces derniers jetaient en bas les petits; plus de la moitié étaient déjà tombés à terre. Les attaquer, les repousser, les poursuivre vivement, venir ensuite ramasser sa progéniture et la reporter sur le duvet fut sa première occupation. On le vit après la mort de sa compagne, pourvoir au besoin des petits, doubler le nombre de ses voyages, leur apprendre à voler, et partir avec eux au milieu de l'automne. Une bandelette, couleur écarlate, attachée à son cou, devait à son retour le faire reconnaître. Au mois de mars dernier, l'oiseau est revenu à son nid; mais cette fois il est seul, vit rétré, chante peu et évite de se mêler dans la compagnie des autres hirondelles.

— Un homme dans une position modeste porta dernièrement à la succursale de la Banque de Londres, à Aylesbury, un billet de la Banque d'Angleterre de 25 livres (625 fr.), dont la date remontait à quatre-vingts ans. Aux explications qui lui furent demandées, cet homme répondit qu'il s'était marié il y avait environ vingt-cinq ans, et que la mère de sa femme leur avait donné, entre autres choses sans valeur, quelques vieux livres, et que, dernièrement, en les feuilletant, il avait trouvé dans l'un d'eux cette banque note. Elle a été payée par la Banque. Avec l'intérêt composé, elle s'élevait à 4,400 livres (35,000 fr.).

— Un chiffonnier de Guines (Pas-de-Calais), qui vit depuis longtemps, veuf et séparé de ses enfants, passe dans son pays pour pauvre, mais on lui reconnaît quelque bien provenant de sa femme défunte. Or, le vieux chiffonnier, voulant se remarier, ses enfants demeurèrent à leur père de leur rendre ses comptes avant de se remettre en ménage. Refus du père menaces des enfants, rires et causeries du côté des non intéressés; bref, il fallut se soumettre à la loi; la justice descendit chez le vieux marchand de chiffons, inventoria et trouva dans un sale et dégoûtant coffre enfoui dans le grenier... une somme de seize mille francs en pièces d'or et d'argent.

— On écrit de Magny (Seine-et-Marne):

« Le nommé Jacques L..., fossoyeur, était occupé hier à creuser une fosse dans le cimetière. Il donna un coup de bêche sur un cadavre qui, plus d'un an auparavant, avait été inhumé dans un terrain voisin. Il s'exhala de ce cadavre un gaz tellement délétère, que le fossoyeur frissonna et ses cheveux se hérissèrent. En vain voulut-il s'empresser de refermer l'ouverture qu'il venait de faire, il n'eut que le temps de crier au secours, et il tomba sans connaissance. Sa voix avait été entendue; on accourut, on le releva et on lui donna les soins recommandés en cas de suffocation. Mais tout fut inutile, et ce malheureux, qui est père de deux jeunes enfants, succomba sans avoir pu proférer une parole. »

— On lit dans le *Mémorial Bordelais*:

« Mme X..., originaire des colonies, vint en France, il y a une année, dans l'intention de s'y fixer, et acheta il y a quelque temps un riche domaine qui avoisine notre ville. Elle avait amené des pays d'outre-mer un chat angora et un singe parfaitement apprivoisés et qui vivaient en complète harmonie avec toute sa domesticité. Seulement, le singe manifestait souvent une profonde jalousie contre son compagnon; chaque fois que sa maîtresse prodiguait ses caresses à l'angora préféré, il en conservait un profond ressentiment; aussi n'était-il sorti de malices dont il ne l'abrévât. Le chat dormait-il paisiblement, il lui mordait la queue pour troubler son sommeil; si on donnait quelque friandise à ce pauvre minet, il était ravi qu'il ne réussit à s'en emparer, au détriment de ce dernier.

« Un jour de la semaine dernière, Mme X... avait invité quelques amis à dîner, pour leur faire les honneurs de sa maison de campagne. Pendant les apprêts du festin destiné aux convives, la cuisinière eut l'imprudence de laisser un instant seuls, renfermés dans la cuisine, le chat et le singe.

« Ainsi en présence l'un de l'autre, une lutte s'établit entre

que tu le sais, déchirer pour moi un coin du voile de la destinée?

— Ma chère fille (vous m'avez permis de vous appeler ainsi)...

— Parle-moi comme il te plaira.

— Je ferai pour vous tout ce que je puis, si toutefois, car son sort se trouve de plus en plus étroitement lié au vôtre, le senor comte de Landdaraal le permet.

— Ah! ah! dit Feliciano fort surpris et en sortant de l'ombre où il s'était tenu de façon à ne pas laisser voir d'abord son visage, tu as deviné qui j'étais?

— Et je n'ai point eu besoin de recourir à la magie; cela soit dit pour l'acquies de ma conscience, attendu que je suis bonne chrétienne.

— Te serait-il aussi facile de lire dans mon esprit que sur mon visage?

— Senor, l'amour so lit dans les yeux, et les vôtres en sont pleins.

— Que penses-tu de cet amour?

— Je vois au pli que vous avez au front qu'il est traversé par un grave souci.

— Est-ce un souci chimérique? demanda le comte qui se laissait peu à peu entraîner à interroger sérieusement la sybille. Celle-ci hochait la tête.

— Non, répondit-elle, et je vois...

— Que vois-tu?

— Parles.

Dirent simultanément, et presque avec le même confiance, Fernand et le comte.

— Je vois, dans ma pensée, poursuivit Cora, le roi de Portugal monter en carrosse; en face de lui se placent deux de ses gentilshommes. La voiture, escortée de plusieurs seigneurs, commence à rouler, les coureurs la précèdent, les écuyers et les valets se pressent derrière elle. La brillante trombe rase et balaye le sol, soulève à sa suite un flot de poussière et d'acclamations, chasse devant elle nombre de curieux ou de promeneurs, et va venir bientôt se briser au pied du palais San-Rhéal.

— Du mien! s'écria Fernand terrifié.

— Le roi vient ici, demanda le seigneur portugais très-ému aussi malgré lui.

— Avant que quelques instants se soient écoulés, mademoiselle Fernand de San-Rhéal aura l'honneur de recevoir sa majesté le roi Alphonse VI de Portugal, le fils et l'héritier de Don Juan de Bragance.

Ces paroles furent suivies entre les trois personnes d'un silence rempli d'anxiété.

Tout à coup un valet entra précipitamment.

— Le roi descend de son carrosse devant le palais! dit-il.

— Le roi entre! — Le roi monte! ajoutèrent deux nouveaux messagers.

Mademoiselle de San-Rhéal demeura comme pétrifiée.

Le comte de Landdaraal, l'œil étincelant, les lèvres blanches, avait porté la main à la garde de son épée.

Cora seule montra un certain calme.

— Ma fille, dit-elle à Fernand en la poussant doucement, allez donc recevoir le roi... conduisez sa majesté dans la salle bleue... dans la salle bleue, répéta-t-elle.

Fernand obéit mécaniquement.

La vieille femme se tournant alors vers Feliciano:

— Et vous, senor comte, poursuivit-elle non sans une certaine autorité, gardez-vous de la moindre violence, elle nous perdrait tous.

Puis elle se blottit dans un des angles de la chambre. A l'aide d'une longue épingle, elle déchira la tenture suspendue aux parois de la muraille; et colla l'oreille contre une assez mince cloison ainsi mise à nu.

Placée de cette façon, Cora ne devait rien perdre de ce qui se dirait dans la pièce contiguë. Cette pièce, on l'appelait la salle bleue.

Le roi et sa suite, guidés par l'écuyer major du palais de l'hôtel, franchissaient les premières marches de l'escalier, qui du vestibule conduit aux étages supérieurs au moment où Fernand parut.

Elle achevait à peine sa longue et cérémonieuse révérence que le royal visiteur atteignait les derniers degrés. Il tendait gaillardement le poignet à mademoiselle de San-Rhéal; celle-ci posa sa main tremblante sur le gant du souverain, et ils se dirigèrent à travers une galerie décorée d'une dizaine de portraits dont les personnages semblaient suivre l'hôte inconnu de leurs regards curieux, tristes ou menaçants.

Le couple arriva enfin dans l'endroit désigné par la marquise.

C'était une grande pièce entièrement tendue de bleu. En fait de meubles proprement dits, six fauteuils allongeaient sur des pieds artistement tordus leur long dossier surmonté d'une couronne d'écu; un lit de repos, fait de bois aussi précieux que celui des fauteuils, arrondissait son dos moelleux. Tout cela était parsemé de clous chatoyants sur les velours, et serré de

les deux ennemis; à la fin, le singe parvint à saisir son adversaire, et, soulevant le couvercle d'une grande marmite qui bouillait devant le feu, il y plongea le chat, en ayant soin de recouvrir immédiatement le vase, puis il alla se replacer paisiblement dans un coin. Peu de temps après, la cuisinière revint mais elle n'aperçut nulle trace du combat qui s'était livré.

» Seulement, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause, elle remarqua que, de temps en temps, le singe la regardait en miaulant, comme aurait pu le faire un véritable matou.

» L'heure du dîner arrivée, la cuisinière voulut s'assurer si le bouillon était irréprochable, mais elle en trouva le goût sauvage et tout extraordinaire. Ne sachant à quoi attribuer cette saveur repoussante, elle plongea sa cuiller dans la marmite et en retira l'angora de sa maîtresse.

» Effrayée à cet aspect, elle appela tous les gens de la maison, qui s'empressèrent d'accourir, pendant que le singe triomphant s'esquivait prudemment dans une autre direction. Mme X... survint; elle se fit rendre compte de ce qui s'était passé; et eut bientôt la conviction que son singe seul avait pu commettre une action aussi méchante. Elle s'excula auprès de ses convives, qui, comme on le pense bien, durent se priver du potage. Quant au singe, il a été depuis mis à la chaîne, et expie dans une dure captivité le juste châtement de sa malicieuse équipée.

— Le sieur Pierre L..., âgé de soixante-sept ans, se trouvant, par son âge et ses infirmités, hors d'état de travailler, avait été recueilli par son fils Louis L..., journalier, domicilié dans les environs de Vincennes. Étant lui-même père de famille et n'ayant qu'un très-faible salaire, Louis ne pouvait que difficilement subvenir aux charges nouvelles que lui avait imposées sa piété filiale. Le vieillard avait en vain plusieurs fois sollicité ses deux filles d'aider leur frère dans la tâche qu'il s'était entreprise. Quoiqu'il leur eût été facile de le faire, elles s'y étaient constamment refusées.

Avant-hier, l'une d'elles qui habite Paris se rendit chez Louis L..., où elle ne trouva que son père. Il la supplia d'avoir pitié de sa vieillesse. — Je vois bien, lui dit-il, que la misère arrive dans le ménage de mon fils; il ne me dit rien, mais ses enfants souffrent et sa femme pleure souvent. La chose ne peut pas aller bien loin. Je ne dois pas être la cause de leur malheur. Si mes filles ne veulent pas venir à mon aide, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me retirer du monde. — Allons donc! lui répondit sa fille, vous n'aurez pas le courage de vous détruire!

Hier matin, Louis L... partit pour se rendre à son travail. Bientôt après, sa femme sortit afin d'aller laver du linge à la rivière, laissant à son beau-père la garde de son petit garçon, âgé de cinq ans. Deux heures après, l'enfant revint vers sa mère, en disant que son bon papa l'avait renvoyé parce qu'il était malade. La dame L... se hâta de retourner à la maison, et fut surprise de trouver hermétiquement close la porte du cabinet où logeait le vieillard. Inquiète de sentir une odeur de charbon, elle appela les voisins, qui enfoncèrent la porte. On trouva Pierre L... étendu sans vie sur son lit, près duquel était placée une terrine remplie de charbon à demi-consumé. Il avait laissé une lettre énonçant les motifs de son suicide.

— Le *Courrier de l'Eure* raconte la bonne fortune survenue à une femme d'Evreux qui vivait dans un état voisin de la gêne. Gagnant son pain au jour le jour, elle vivait cependant sans souci du lendemain, lorsque tout d'un coup la mort d'un frère établi dans les colonies vint de la rendre maîtresse d'une immense fortune. Le frère de Mme R... hérita de la maison paternelle pour quelques étourderies de jeunesse, avait vécu quelque temps à Rouen, gagnant son pain à la sueur de son front. Il finit par prendre un engagement sur un bâtiment appartenant à un riche négociant des colonies, qui, satisfait du

jeune R..., s'éprit pour lui d'une vive amitié, et lui fit donner une éducation sinon brillante, du moins solide; R... pouvait avoir dix-huit ans à cette époque. Tour à tour secrétaire, puis capitaine cabotier, enfin capitaine au long cours, toujours pour le compte de son protecteur, R... le contenta si bien qu'à sa mort il lui laissa toute sa fortune. R... arrivé à l'âge de quarante ans, après avoir subi des chances diverses, songea aux parents qu'il avait laissés à Hardencourt, petit village situé près d'Evreux. Son père était mort, et rien ne put le mettre sur les traces de sa sœur. Il travailla à augmenter sa fortune qui s'élevait à sa mort à la somme de 3 millions.

Une jeune créole, enfant naturel, devait avoir, d'après son testament, un million de francs; un autre million devait revenir à sa sœur si toutefois, était-il dit, elle vit encore, et si on parvient à découvrir son domicile. Dans le cas où sa sœur serait morte, ou dans l'impossibilité de la retrouver, deux millions reviendraient à la jeune créole; un million devait être employé à doter des établissements de bienfaisance et en œuvres de pitié.

— On lit dans le journal d'Evreux :

« Une tragédie conjugale vient d'avoir un dénouement d'où ressort une haute leçon de moralité. La triste héroïne de ce drame domestique est originaire d'Evreux. Fille unique d'un père qui l'idolâtrait, épouse adorée, plus admirée encore pour sa bonté que par ses attraits, elle était aussi la plus heureuse des mères : deux aimables petites filles, roses, charmantes, s'épanouissaient sur son sein.

« Cependant un soir d'été, en 1847, croyons-nous, la jeune dame voulut se passer, en compagnie de deux amies, la fantaisie de se promener sur la jetée de l'un de nos ports de mer les plus commerçants. Au crépuscule du soir avait succédé une nuit profonde. Les vagues leur jetaient au visage l'écume de leur fureur, et des pêcheurs amarraient avec une extrême difficulté leur barque au port. Tout à coup l'on entendit deux voix de femmes effrayées : « Oh! n'avancez pas! pour l'amour de Dieu, n'avancez pas! » Puis, après un autre cri perçant, un corps lourd tomba à la mer. En même temps on distingua, à quelques pas de là, le roulement d'une calèche qui n'avait pas été aperçue dans l'obscurité.

« Aux clameurs désespérées des deux femmes restées seules, des gardiens du port accoururent. A la lueur des flambeaux, un marin plongea vainement plusieurs fois pour ramener la jeune femme tombée à la mer; morte ou vive, s'il la retrouvait, dix mille francs lui sont promis. Enfin il revint du fond de l'abîme avec le cadavre de la dame et une grosse pierre qui l'avait fixé au fond de l'eau. Plus de doute, l'infortunée victime aura heurté du pied cette pierre, cause de sa chute. Le pêcheur assura d'ailleurs qu'il avait manqué de saisir la malheureuse femme par les cheveux, mais que la force du courant l'avait emportée. Le lendemain on trouva sur le rivage un chapeau rose dont elle était parée la veille.

« La nouvelle de cette épouvantable catastrophe jeta la consternation dans deux familles. Qui ne plaignt alors le sort de cette infortunée jeune mère? Que de lamentations! Que de larmes versées sur elle! Que de frémissements à l'idée de ces affreux regards qui avaient fait leur pâture de ce corps délicat de femme, parée naguère de tant de grâce, l'ornement des salons de l'une de nos villes industrielles. Le père faillit mourir de douleur. Après avoir pleuré la mère de ses enfants, le malheureux époux fit dresser l'acte juridique du décès. Puis, avec le temps, il se consola de la mort de sa première femme en contractant une alliance des plus brillantes et aussi des plus heureuses. Et tout fut dit. Aux abîmes de l'Océan avaient déjà succédé les deux abîmes qui englobaient toutes choses : l'indifférence et l'oubli.

« Cependant un doute vague planait encore sur la nature de la catastrophe. On ne s'expliquait pas bien, sur le théâtre du si-

nistre, la présence de cette calèche qui avait fait entendre son roulement lointain.

« Ce n'était en effet aucun des poissons de la mer qui avait dévoré la jeune femme. Le monstre marin coupable du forfait, l'affreux requin était un milord anglais. Sa complice envenimée avait sous l'apparence d'un affreux accident sa honte et sa fuite.

« Fut-elle heureuse sur les rivages inconnus qui la reçurent?

« Heureuse! Elle! L'ivresse passagère est-elle le honneur? La félicité s'épanouit-elle à côté du parjure, du crime et de la trahison? La joie pouvait-elle descendre dans un cœur de mère où gémissait sans cesse la voix des enfants abandonnés, ou tombaient les larmes d'un père au désespoir, d'un époux qui aimait et qui fut adoré. Quand on a jeté l'or, les parfums et les fleurs sur le remords, qu'on n'a pas pour cela ému ses pointes déchirantes.

Quis patriam fugiens se quoque fugit?

Post equitem sedet atra cura.

(HORACE.)

« Or, il y a quelques mois seulement, un vaisseau déposa sur la grève de l'un de nos ports une femme qui parut frémir en mettant le pied sur nos rivages. Elle regarda la mer.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

« A la même heure, dans une ville commerçante de l'Eure, un riche industriel, entouré d'une famille heureuse, de luxe, de splendeur, ouvrait sa correspondance, tandis qu'une femme jeune et belle, sa seconde épouse légitime, promenait une main harmonieuse sur l'ivoire d'un piano. Tout à coup il pâlit comme à l'apparition d'un fantôme, et sa main se crispa sur une lettre dont l'écriture lui est trop connue. Qui n'aurait frémi à sa place! Sa première femme, dont il avait entre les mains l'acte de décès, avait sa faute et implorait son pardon. Prétendant qu'elle était purifiée par le repentir, régénérée par les larmes, par le malheur et par le désespoir, elle osait promettre encore le bonheur. Elle ne priait pas comme une épouse, elle suppliait comme mère une hospitalité sous le toit conjugal.

« Mais elle reçut cette réponse : « Malheureuse! rentre dans l'abîme qui t'a engloutie. Morte, je t'avais pleurée; morte, je te pleurais encore en secret dans les bras de ma nouvelle épouse. Vivante, tu me fais horreur. Tu n'as pas eu peur du crime : tremble d'apporter dans une famille heureuse et florissante l'épouvante, la honte et le malheur! »

« La dame disparut incontinent. Dans l'amertume des larmes, de la honte et du désespoir, elle mangea sans doute aujourd'hui un pain qu'elle mendie. Pauvre humanité é!! »

— On lit dans le *Journal de Chartres* :

« Plus heureux que nous, les Orléanais ont pu assister à un des rares repas du serpent *Auacoda* que Mme Leprince a exhibé sur le champ de notre forêt de mai. Le *Journal du Loiret* raconte ainsi la solennité pour laquelle l'élie de la société d'Orléans avait été convoquée à grand renfort d'affiches et d'annonces :

« Enfin, M. Leprince se montre sur l'estrade et fait disposer une table avec une couverture, une table à repasser. On se croirait au premier acte de l'*Ambassadeur*. La boîte à double fond où repose le serpent sur un réchaud d'eau tiède est ouverte, et le reptile est exhibé. Un frisson parcourt l'assemblée. Chacun se lève pour mieux voir cette petite tête, grosse comme une noix, qui va tout à l'heure avaler deux lapins vivants et sans les mâcher.

« On apporte deux pauvres petits lapins, de ceux qui ont peur de leurs oreilles, et qui, ramassés sur eux-mêmes, soufflent d'émotion dès qu'on les met à l'air. Le serpent dédaigne d'abord cet animal timide et inoffensif et se promène

fillets d'or courant à travers les rosaces et les sculptures. Enfin, au milieu, un riche brasero.

Aux angles se hérissaient des panoplies attestant les courses aventureuses, l'humeur belliqueuse des anciens maîtres de la maison, au milieu desquels nous avons vu passer Alphonse VI, et qui veillaient dans leur cadre d'or à la porte de ce sanctuaire guerrier. Depuis la lance du croisé jusqu'au fusil français de nouvelle invention, depuis la flèche du sauvage jusqu'au cimeterre du musulman, il eût été facile, en parcourant du regard la salle bleue, d'assister jour par jour au développement de cette meurtrière industrie que la civilisation traîne après elle.

Le roi accorda une médiocre attention à tant de riches souvenirs. Il avait pris place sur le lit de repos.

Fernande était restée debout, appuyée sur le dossier d'un fauteuil. Elle ne consentit à s'asseoir qu'après une longue instance du monarque.

Sur un geste impérieux de ce dernier, la duègne, qui remplaçait toute la famille de mademoiselle de San-Rhéal, se retira ainsi que les courtisans. Ils allèrent discrètement s'établir dans la galerie aux portraits; de là, le bruit confus de leurs conversations, arrivant par la porte entrouverte, éloignait à leur égard toute crainte d'indiscrétion.

— Comtesse, dit brusquement le roi, je vous aime impérieusement, fatalement, peut-être; et c'est pour vous le dire que je suis veçu.

Fernande fit un effort surhumain pour parler. Cette rude ouverture du souverain avait achevé de paralyser les forces de la pauvre comtesse.

— Par grâce, Sire, répondit-elle, ne vous jouez point ainsi à me couvrir de confusion.

— Le langage que vous venez d'entendre est-il donc si imprévu, et mes yeux ne vous l'ont-ils point déjà parlé?

— Oh! Sire, une humble sujette comme moi ose-t-elle attacher ses regards sur ceux de Votre Majesté. Ils sont si terribles parfois.

— Ils deviendront doux pour vous.

— Les regards augustes d'un roi, répliqua noblement Fernande, ranimée par un sentiment de dignité, ne s'adouçoient, en tombant sur une femme, que pour en faire une reine ou une favorite. Je ne puis être la première, car j'ai le front trop bas, et ne voudrais devenir la seconde, ayant le cœur trop haut.

Alphonse se leva et se mit à parcourir la salle en frappant du pied.

— Comtesse, reprit-il après un moment, je ne sais ni quelle ambition, ni quel orgueil vous nourrissez, mais je puis vous donner une puissance sans bornes comme vos désirs, immense comme le plus grand orgueil.

— Mon ambition, Sire, est de ne point détourner sur moi la précieuse attention de Votre Majesté, et je mettrais tout mon orgueil à m'en être reconnue indigne.

Alphonse VI laissa échapper une rauque exclamation de colère.

— Il est des instants, poursuivit-il, où l'amour et la haine forment au fond de cœur un assemblage innoyé, indécible. Je sens, Fernande, que je vous aime avec haine, et que je vous hais avec amour, et ma plus grande joie serait de vous meurtrir avec les chaînes qui m'attachent à vous. Mais, puisque vous n'avez point voulu ces chaînes légères et faciles à rompre, vous les porterez lourdes et étroitement rivées. Maintenant, écoutez ma volonté.

— Que plaît-il à Votre Majesté?

— Il lui plaît de tailler un bandeau royal dans votre couronne de comtesse.

Mademoiselle de San-Rhéal se dressa pâle et glacée; ces mots lui vinrent aux lèvres comme les pensées à l'aspid, décomposés, incohérents, saccadés :

— Moi... devenir l'épouse de Votre Majesté!... Dieu me protège!... Il n'y a autour d'elle qu'effroi et sombres ténébre... Grâce, Sire, grâce!...

Une expression de cruelle satisfaction contractait les traits du roi.

— Non, non, dit-il. Votre épouvante m'a trop instruit du moyen de me satisfaire... Future reine de Portugal, permettez que nos seigneurs les plus estimés entre tous baissent ici même la main destinée à porter l'anneau royal... Car, par saint Antoine, patron de nos armées, je serai votre époux!

Une sourde exclamation, un gémissement funèbre, vint frapper l'oreille de nos deux personnages. Leurs yeux étonnés se portèrent sur une armure complète d'ou le son avait paru sortir. Appuyé contre le mur, le vêtement de guerre semblait recouvrir encore les membres de quelque chevalier.

Le roi s'approcha de cet homme de fer, leva la visière du casque : l'armure était vide.

Alphonse VI, honteux de sa crédulité, se rapprocha de Fernande, et lui prit la main pour la conduire au lit de repos. Soit qu'il eût accompli ce mouvement avec quelque brutalité, soit que le simple contact de la main du roi eût fait éprouver à mademoiselle de San-Rhéal une impression douloureuse, elle poussa un cri.

JULES ROSTAING.

(La suite au prochain numéro.)

majestueusement sur sa couverture. Un moment le lapin joue avec lui et lui marche sur la queue. M. Leprince agace le serpent, et lui montre la proie dévouée à sa voracité. Le serpent détourne la tête, au grand désappointement du public. Cependant la faim le talonne, et après quelques circuits, l'Anaconda se décide à manger une bouchée. Tout-à-coup il dresse la tête, pointe son dard, se tient en arrêt, et plus prompt que l'éclair il se jette sur le museau du pauvre lapin qu'il englobe dans sa gueule. — Sensation générale.

« Mais soit indisposition, soit timidité naturelle, soit défaut d'appétit, le serpent lâche sa proie, et voilà mon lapin qui, remis d'une alarme aussi chaude, se reprend à courir, et de sa patte de velours ébarbe son museau endolori. En vain M. Leprince l'offre de rechef au terrible Anaconda. Le serpent fait la petite bouche, prend un air dégouté, bâille et s'enroule sur lui-même. Nous avons cru un moment que c'était le lapin qui allait dévorer le serpent. On les remet ensemble dans la boîte, et pour donner le temps au serpent de se remettre en appétit, madame Leprince procède à ce qu'elle appelle l'entrée des cages.

« Pendant les ébats de l'intrépide amazone avec son tigre et ses hyènes, le serpent, moins effarouché dans sa solitude, avait ressaisi le lapin. On l'exhibe de nouveau, et cette fois, ceux des amateurs qui n'avaient pas perdu patience ont pu assister à cette horrible ingurgitation.

« Selon le programme, la mâchoire du reptile se décroche et laisse voir des dents recourbées en épines de rosier. Cette petite tête se gonfle et s'élargit comme un soufflet de forge. L'animal ne mâche pas sa proie, il l'aspire, il l'avale, il l'ingurgite longuement. Le lapin passe tout entier, d'une venue et sans même être étouffé. En effet, lorsqu'il ne restait plus que le bout des pattes hors de la gueule du reptile, les mouvements convulsifs du lapin attestaient que l'animal était entré tout vivant, comme Jonas, dans l'œsophage du monstre.

« Il n'y a que le premier lapin qui coûte; le second passa comme une lettre à la poste. A six heures, l'Anaconda avait fini son repas, et deux énormes bosses formaient saillie sur le ventre du serpent, qui est entré dès aujourd'hui dans sa période de digestion trimestrielle. »

— On lit dans l'*Hebdomadaire de Cusset* :

« Il a été perdu, hier soir, dans le quartier de la rédaction de l'*Hebdomadaire*, une table ronde en acajou, ayant quatre pieds et une roulette à chacun de ses pieds. Cette table a disparu à la suite d'une expérience de magnétisme; il est probable qu'elle a mal tourné.

« Les personnes qui pourraient fournir des renseignements sur cette évaporée sont priées de les transmettre au bureau du journal. »

Logogriphe.

Huit pieds forment mon tout, aussi,
Vous me trouverez vite, si
Vous cherchez, dans votre mémoire,
Le nom d'un ancien monument
Qui tient sa place dans l'histoire
De notre beau département.

Avec six pieds je vous présente
Ce qui distingue les couleurs;
Ce que fait un chat dans l'attente
D'une souris. Un mal que sans horreur
On ne saurait nommer. Otez un pied encore
Et je vous fais voir à l'instant
Ce qui marque l'isolement;
Ce que dans un homme on honore;
Un arbuste de nos forêts,
Un abri pour le militaire,
Ce qu'il faut pour nous satisfaire
Dans un visage et jeune et frais.

Un corps toujours blanc, une gomme.
Avec quatre pieds je vous nomme
Ce que cherche le voyageur,
Un mot qui marque la mineur,
Ce qu'après des amis avec joie on évite,
Ce qui nous arrive bien vite
Dès que le soleil s'est couché.
A trois pieds j'offre un parasite,
Et l'objet qui vous a caché
L'astre du jour. Dans mon vocabulaire
Se trouve aussi la plus belle saison;
Deux mois marchant à l'unisson,
Qui tous deux ont le don de plaire,
L'un dit propre et l'autre poli.

Je puis encore être aminci
Et devenir simple bipède
Afin de vous venir en aide.
En cet état vous trouverez chez moi
Deux mots équivalant à toi,
Puis deux négations, un terme de libraire,
Un qui marque la nudité,
Un autre indiquant l'unité :
C'est tou-à-que pour vous, cher lecteur, je puis faire.

GOSSET.

Le mot de la dernière charade est : *Gui-nette*.

M^e BOURGERY, Notaire à Chalo-Saint-Mars, demande un **PRINCIPAL CLERC**. — Se présenter.

Etat civil de la commune d'Étampes.

NAISSANCES.

Du 18 juin. — GUIBOURGET, Elisabeth. — 20. SERVANT, Paul-Julien. — 21. HUARD, Théodule-Emélie. — 22. PIERRE, Pauline-Marie. — 23. CHAUVET, Félix.

PUBLICATIONS DE MARIAGE.

Entre : Charles-Alfred LEGRAIN, 27 ans, journalier à Torfou; et Aimée-Reine FRANÇOIS, 39 ans, domestique à Etampes.

DÉCÈS.

Du 17 juin. — GAUDRON, Antoine-Claude, cafetier, 47 ans. — 18. DOYEN, Paulin-Emile, 40 mois. — 20. LEJARS, Louis, ancien charrotier, 76 ans. — 21. FABIAN, Antoine, maître-cordonnier, 68 ans. — 24. AUGER, Sophie, sans profession, 32 ans, veuve de Louis Lirot.

Le Propriétaire-Gérant, AUG. ALLIEN.

ANNONCES.

Etude de M^e GIBORY, avoué à Etampes,
Rue Saint-Jacques, n° 59 bis.

RETRAIT DE CAUTIONNEMENT.

Par acte fait au greffe du Tribunal civil d'Étampes, le 29 mars 1853, M. Christophe-Théodore Millet, ancien huissier, demeurant à Milly, a déclaré, pour parvenir au retrait de son cautionnement, qu'il a cessé ses fonctions d'huissier près le tribunal, ledit jour 29 mars 1853, par la prestation de serment de M. Cyprien Dalby, son successeur.

BENZINE-COLLAS pour détacher les étoffes et nettoyer les gants de peau. Le flacon, 1 fr. 25 c. Se trouve à Etampes, chez M. DEPLIEZ, 43, place de l'Hôtel-de-Ville. (8-2)

VENTE MOBILIÈRE,
Après décès de **M. SABOULARD**,
Conducteur au chemin de fer d'Orléans,
Le Dimanche 26 juin 1853,
AU DOMICILE DE M. MICHEL BEZARD,
AUBERGISTE A SAINT-JACQUES,
Par le ministère de M^e POLY, commissaire-priseur,
A Etampes,
Consistant en linge de corps, vêtements d'uniforme et autres, malle, etc.
AU COMPTANT.
10 pour cent en sus des Enchères.

A LOUER,
Pour entrer en jouissance au 1^{er} avril 1854,
UN
MOULIN
Monté à l'anglaise et ayant trois paires de meules,
Situé dans l'intérieur de la ville d'Étampes,
Et connu sous le nom de
PETIT MOULIN,
Pouvant mettre 900 hectolitres de blé par mois.
S'adresser à M. HAMOUY père, propriétaire, rue des Cordeliers, à Etampes.

A VENDRE PAR ADJUDICATION, le dimanche 10 juillet 1853, à midi, en l'étude et par le ministère de M^e BOURGERY, notaire à Chalo-Saint-Mars, une MAISON avec Bâtimens, Cours, Jardin, Terrasses et autres dépendances, situées à Chalo-Saint-Mars, appartenant à M. DUPUIS, débitant de tabac.
S'adresser audit M^e BOURGERY. (2-2)

POMMADE DES CHATELAINES

Ou l'Hygiène du moyen-âge.

Cette pommade est composée de plantes hygiéniques, à base tonique. — Découverte dans un manuscrit par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles Châtelines du Moyen âge pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, parfumeur-chimiste à Rouen, rue de l'Hôpital, 40.

DÉPÔT à Etampes, chez M. CHARPENTIER, coiffeur-parfumeur, rue Saint-Jacques, 125.

Prix du Pot : 2 fr. 50, 3 fr. et 3 fr. 50 c.

Les Abonnés dont l'abonnement expire ou est expiré, sont priés de le faire renouveler. — Nous les prévenons qu'à défaut d'ordres contraires, afin qu'ils n'éprouvent pas d'interruption dans l'envoi du Journal, nous continuerons de le leur adresser. (Affranchir.)

À Paris. **CHOCOLAT PERRON** r. Vivienne, 14.

PARTOUT en France à 2 francs et 3 francs le demi-kilo.

La Médaille de prix obtenue à l'Exposition universelle de Londres dit assez que la supériorité de ce Chocolat est incontestable. Un nouveau perfectionnement vient encore d'y être apporté. Essayez, et vous constaterez qu'il n'y a pas d'aliment plus sain, plus doux, d'une digestion plus facile.

EXTRAIT CONCENTRÉ DE VANILLE.

Parfum augmenté, emploi facile, économie de prix. — Flacon, 1 fr. 25, 3 et 5 fr.

Dépôt chez M. DEPLIEZ, place de l'Hôtel-de-Ville.

SANTÉ UNIVERSELLE

GUIDE MÉDICAL DES FAMILLES,

PUBLIÉ PAR

LE DOCTEUR JULES MASSÉ,

SECÉTAIRE DE M. BÉGINIER,
PROFESSEUR D'HYGIÈNE DES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES DE PARIS,
AUTEUR DE LA Santé du Peuple, ETC.

Bureaux : Rue de Grenelle-Saint-Germain, 39, à Paris.

PRIX PAR AN : FRANCE, 6 FR. ÉTRANGER, 8 FR. COLONIES, 10 FR.

Bulletin commercial — PRIX COURANT DES GRAINS ET DES BESTIAUX.

MARCHÉ D'ÉTAMPES.	PREX de l'hectolitre.	MARCHÉ D'ANGERVILLE.	PREX de l'hectolitre.	MARCHÉ DE CHARTRES.	PREX de l'hectolitre.	BESTIAUX.							
18 juin 1853.	fr. c.	24 juin 1853.	fr. c.	18 juin 1853.	fr. c.	Marché de Polisy.			Marché de Sceaux.				
						46 juin 1853.			20 juin 1853.				
Froment, 1 ^{re} q.	24 75	Froment, 1 ^{re} q.	22 00	Blé élite.....	24 00	BESTIAUX.	Amenés.	Vendus.	Prix du kilogramme.	BESTIAUX.	Amenés.	Vendus.	Prix du kilogramme.
Froment, 2 ^e q.	20 50	Froment, 2 ^e q.	18 67	Blé marchand..	20 00	Bœufs...	4775	4705	1 ^{re} qual. 2 ^e qual. 3 ^e qual.	Bœufs...	4712	4404	1 22 1 40 1 00
Méteil, 1 ^{re} q.	46 50	Méteil.....	48 00	Blé champart..	49 00	Vaches...	147	136	1 12 1 00 » 86	Vaches...	308	271	1 40 » 96 » 82
Méteil, 2 ^e q.	45 50	Méteil.....	44 34	Méteil mitoyen.	48 00	Veaux...	1004	872	1 46 1 30 1 14	Veaux...	442	434	1 48 1 20 1 12
Seigle.....	41 75	Seigle.....	9 34	Méteil.....	47 00	Moutons.	9288	7900	1 44 1 26 1 08	Moutons.	4384	40283	1 40 1 24 1 04
Orge.....	8 50	Orge.....	9 34	Seigle.....	42 00								
Avoine.....	7 50	Avoine.....	7 34	Orge.....	9 00								
				Avoine.....	7 50								
Pain bl., les 4 kil.	1 24	Pain bl., les 4 kil.	1 24	Pain bl., les 4 kil.	1 47								
Pain bis, — — —	1 04	Pain bis, — — —	1 04	Pain bis, — — —	» 99								

Le Propriétaire-Gérant, AUG. ALLIEN.

ÉTAMPES. — Imprimerie de AUG. ALLIEN.